

Musica / Amiri Baraka à la Cité de la musique

Poing dressé

Amiri Baraka, le Godfather du spoken word, était en toute grande forme pour ses retrouvailles avec le public strasbourgeois et son unique concert hexagonal, mardi soir à Musica, en coréalisation avec Jazzdor et Pôle sud.



Amiri Baraka, à la Cité de la musique. (Photo DNA - Jean-François Badias)

■ Le swing n'est pas né dans les caves branchées ni dans les cocktails mondains, et les artistes free se chargent de nous le rappeler : le pianiste Dave Burrell, le saxophoniste Rob Brown, le batteur Pheeroan akLaff et le contrebassiste William Parker se sont retrouvés autour du poète et théoricien magistral de la cause jazz, Leroi Jones.

Sous le nom d'Amiri Baraka, ce prédicateur sans foi continue de chanter la Black revolution, avec des inflexions empruntées au yodelleur mystique Leon Thomas. Surprise, ces mots et cette musique font toujours l'effet d'une déflagration monumentale. La violence et l'ironie du free, que l'on croyait bannies à jamais de la scène jazz, n'ont pas pris une ride.

Il y a du bonheur dans cette réunion. Voilà des années qu'ils jouent en quinconce. Histoire de mimer, devant un public captivé, des luttes qui les concernent de loin, sur des rythmes qui les attirent. Les musiciens confectionnent des longues phrases bop sous la langue

acide de l'auteur de *Blues people*.

La prose d'Amiri Baraka, cette manière de dilater les slogans politiques, de convoquer l'histoire du jazz et de la littérature noire, constitue un tour de force sans équivalent. Choc de la liberté absolue et des contraintes pour l'exprimer. Ses contemporains Last poets, feu Gil Scott-Heron et leurs successeurs, de Public Enemy au slam de Saul Williams, n'ont pas réussi à transformer la société américaine en profondeur. Mais le langage, lui, doit beaucoup aux uns et autres.

Un âme orangeuse

On dit aujourd'hui d'Amiri Baraka qu'il a inventé le rap. C'est à la fois exagéré et restrictif. On ne peut douter que les poètes du bitume doivent beaucoup à cette figure imposante. Le parler-changer, d'une voix volée au fond des mines, l'urbanité mise en scène dans un souffle brutal, mais aussi la négritude américaine soumise à un récit né du terrain.

Mais Amiri Baraka est aussi, et surtout, un des poètes contestataires du XX^e siècle. D'une écriture sans pardon, il réussit à conter l'effritement de son monde, le combat des Afro-Américains et toute l'histoire politique du blues. La salle, bondée, s'est jetée sur ces morceaux aux longueurs variables, ces blues antiques aux lointains échos africains, cette façon astucieuse de ne pas renoncer à maintenant, sans pour autant oublier hier.

Sur les planches de la Cité de la musique, le poète Baraka, 77 ans, l'âme orangeuse, fait du stand-up. Il raconte longuement l'histoire de l'Amérique post-11 septembre. Il est déterminé. Sous sa casquette de guerrier, une voix qui dompte le vent. Il n'y a rien dans ce jazz stellaire, ce lyrisme affûté, qui ne vienne contredire l'impression initiale d'un instant poétique.

Il ne prolonge - presque - pas. Il revient. Avec cette foi joueuse du parieur, une requête ultime, pour que les drapeaux américains soient eux aussi striés de rimes carabinées.

Joël Isselé